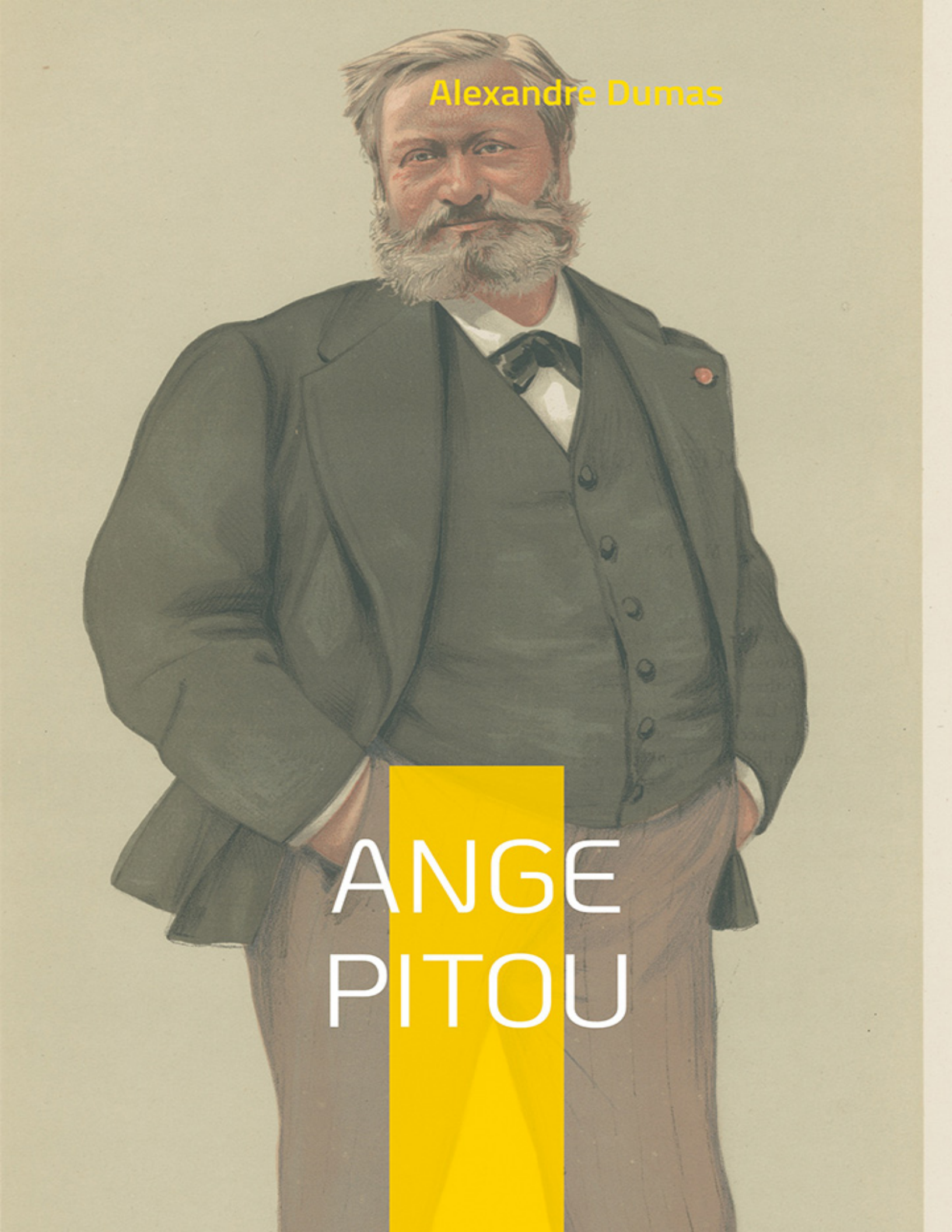


A full-length portrait of Alexandre Dumas, a French writer, historian, and playwright. He is depicted from the waist up, standing with his hands in his pockets. He has a full, grey beard and mustache, and his hair is also grey. He is wearing a dark green, double-breasted suit jacket over a matching vest. Underneath, he wears a white shirt and a dark bow tie. A small red pin is visible on the left lapel of his jacket. The background is a plain, light-colored wall.

Alexandre Dumas

ANGE
PITOU

Sommaire

Chapitre XXXV

Chapitre XXXVI

Chapitre XXXVII

Chapitre XXXVIII

Chapitre XXXIX

Chapitre XL

Chapitre XLI

Chapitre XLII

Chapitre XLIII

Chapitre XLIV

Chapitre XLV

Chapitre XLVI

Chapitre XLVII

Chapitre XLVIII

Chapitre XLIX

Chapitre L

Chapitre LI

Chapitre LII

Chapitre LIII

Chapitre LIV

Chapitre LV

Chapitre LVI

Chapitre LVII

Chapitre LVIII

Chapitre LIX

Chapitre LX

Chapitre LXI

Chapitre LXII

Chapitre LXIII

Chapitre LXIV

Chapitre LXV

Chapitre LXVI

Chapitre LXVII

Chapitre LXVIII

Chapitre LXIX

Chapitre LXX

Chapitre XXXV

Le plastron

Le lendemain se leva ; brillant et pur comme la veille, un soleil éblouissant dorait les marbres et le sable de Versailles.

Les oiseaux groupés par milliers sur les premiers arbres du parc saluaient de leurs cris assourdissants le nouveau jour de chaleur et de gaieté promis à leurs amours.

La reine était levée à cinq heures. Elle fit prier le roi de passer chez elle aussitôt qu'on l'aurait réveillé.

Louis XVI, un peu fatigué par la réception d'une députation de l'Assemblée qui était venue la veille, et à laquelle il avait été forcé de répondre – c'était le commencement des discours –, Louis XVI avait dormi un peu plus tard pour réparer sa fatigue et pour qu'il ne fût pas dit qu'en lui la nature perdrait quelque chose.

Aussi, à peine l'eut-on habillé, que la prière de la reine lui parvint comme il passait l'épée ; il fronça légèrement le sourcil.

- Quoi ! dit-il, la reine est déjà levée ?
- Oh ! depuis longtemps, Sire.
- Est-elle malade encore ?
- Non, Sire.

- Et que me veut la reine de si bon matin ?

- Sa Majesté ne l'a pas dit.

Le roi prit un premier déjeuner, qui se composait d'un bouillon avec un peu de vin, et passa chez Marie-Antoinette.

Il trouva la reine tout habillée, comme pour la cérémonie. Belle, pâle, imposante, elle accueillit son mari avec ce froid sourire qui brillait comme un soleil d'hiver sur les joues de la reine, alors que, dans les grandes réceptions de la cour, il fallait jeter un rayon à la foule.

Ce regard et ce sourire, le roi n'en comprit pas la tristesse. Il se préoccupait déjà d'une chose, à savoir de la résistance probable qu'allait faire Marie-Antoinette au projet arrêté la veille.

- Encore quelque nouveau caprice, pensait-il.

Voilà pourquoi il fronçait le sourcil.

La reine ne manqua point de fortifier en lui par les premiers mots qu'elle fit entendre, cette opinion.

- Sire, dit-elle, depuis hier, j'ai bien réfléchi.

- Allons, nous y voilà, s'écria le roi.

- Renvoyez, je vous prie, tout ce qui n'est pas de l'intimité.

Le roi, maugréant, donna ordre à ses officiers de s'éloigner.

Une seule des femmes de la reine demeura près de Leurs Majestés : c'était madame Campan.

Alors, la reine, appuyant ses deux belles mains sur le bras du roi :

- Pourquoi êtes-vous déjà tout habillé ? dit-elle ; c'est mal.

- Comment, mal ! Pourquoi ?

- Ne vous avais-je point fait demander de ne vous point habiller avant de passer ici ? Je vous vois la veste et l'épée. J'espérais que vous seriez venu en robe de chambre.

Le roi la regarda tout surpris.

Cette fantaisie de la reine éveillait en lui une foule d'idées étranges, dont la nouveauté même rendait l'in vraisemblance encore plus forte.

Son premier mouvement fut la défiance et l'inquiétude.

- Qu'avez-vous ? dit-il à la reine. Prétendez-vous retarder ou empêcher ce dont nous sommes convenus hier ensemble ?

- Nullement, Sire.

- Je vous en prie, n'est-ce pas, plus de raillerie sur un sujet de cette gravité. Je dois, je veux aller à Paris ; je ne puis plus m'en dispenser. Ma maison est commandée ; les personnes qui m'accompagneront sont dès hier soir désignées.

- Sire, je ne prétends rien, mais...

- Songez, dit le roi en s'animant par degrés pour se donner du courage, songez que déjà la nouvelle de mon voyage à Paris a dû parvenir aux Parisiens, qu'ils se sont préparés, qu'ils m'attendent ; que les sentiments très

favorables que selon la prédiction de Gilbert ce voyage a jetés dans les esprits, peuvent se changer en une hostilité désastreuse. Songez enfin...

- Mais, Sire, je ne vous conteste pas ce que vous me faites l'honneur de me dire ; je me suis hier résignée, résignée je suis aujourd'hui.

- Alors, madame, pourquoi ces préambules ?

- Je n'en fais pas.

- Pardon ; pourquoi ces questions sur mon habillement, sur mes projets ?

- Sur l'habillement, à la bonne heure, reprit la reine, en essayant encore de ce sourire qui, à force de s'évanouir, devenait de plus en plus funèbre.

- Que voulez-vous de mon habillement ?

- Je voudrais, Sire, que vous quittassiez votre habit.

- Ne vous paraît-il pas séant ? C'est un habit de soie d'une couleur violette. Les Parisiens sont accoutumés à me voir ainsi vêtu ; ils aimait chez moi cette couleur, sur laquelle, d'ailleurs, un cordon bleu fait bien. Vous me l'avez dit vous-même assez souvent.

- Je n'ai, Sire, aucune objection à faire contre la nuance de votre habit.

- Alors ?

- C'est contre la doublure.

- Vraiment, vous m'intriguez avec cet éternel sourire... la doublure... quelle plaisanterie !...

- Je ne plaisante plus, hélas !

- Bon, voilà que vous palpez ma veste, à présent ; vous déplaît-elle aussi ? Taffetas blanc et argent, garniture que vous m'avez brodée vous-même, une de mes vestes favorites.

- Je n'ai rien non plus contre la veste.

- Que vous êtes singulière ! c'est le jabot, c'est la chemise de batiste brodée qui vous offusquent ? Eh ! ne dois-je pas faire toilette pour aller voir ma bonne ville de Paris ?

Un amer sourire plissa les lèvres de la reine ; sa lèvre inférieure surtout, celle qu'on lui reprochait tant, à l'Autrichienne, s'épaissit et s'avança comme si elle se fût gonflée de tous les poisons de la colère et de la haine.

- Non, dit-elle, je ne vous reproche pas votre belle toilette, Sire, c'est toujours la doublure, toujours, toujours.

- La doublure... de ma chemise brodée ! ah ! expliquez-vous, enfin.

- Eh bien ! je m'explique ; le roi, haï, gênant, qui va se jeter au milieu de sept cent mille Parisiens ivres de leurs triomphes et de leurs idées révolutionnaires, le roi n'est pas un prince du moyen âge, et cependant il devrait faire aujourd'hui son entrée à Paris dans une bonne cuirasse de fer, sous un armet de bon acier de Milan ; il devrait s'y prendre de façon, ce prince, que pas une balle, pas une flèche, pas une pierre, pas un couteau ne pût trouver le chemin de sa chair.

- C'est vrai, au fond, dit Louis XVI pensif ; mais ma bonne amie, comme je ne m'appelle ni Charles VIII, ni François Ier, ni même Henri IV, comme la monarchie d'aujourd'hui est

nue sous le velours et la soie, j'irai nu sous mon habit de soie, et pour mieux dire... j'irai avec un point de mire qui pourra guider les balles. J'ai la plaque des ordres sur le cœur.

La reine poussa un gémissement étouffé.

- Sire, dit-elle, nous commençons à nous entendre. Vous allez voir, vous allez voir que votre femme ne plaisante plus.

Elle fit un signe à madame Campan, qui était restée au fond de la chambre, et celle-ci prit dans un tiroir du chiffonnier de la reine un objet de forme large, plate et oblongue, caché dans une enveloppe de soie.

- Sire, dit la reine, le cœur du roi appartient d'abord à la France, c'est vrai, mais je crois beaucoup qu'il appartient à sa femme et à ses enfants. Pour ma part, je ne veux pas que ce cœur soit exposé aux balles ennemies. J'ai pris mes mesures pour sauver de tout péril mon époux, mon roi, le père de mes enfants.

En même temps elle développait du linge de soie qui l'enfermait un gilet de fines mailles d'acier croisées avec un art si merveilleux qu'on eût dit une étoffe arabe, tant le point de la trame imitait la moire, tant il y avait de souplesse et d'élasticité dans les tissus et le jeu des surfaces.

- Qu'est cela ? dit le roi.

- Regardez, Sire.

- Un gilet, ce me semble.

- Mais oui, Sire.

- Un gilet qui ferme jusqu'au col.

- Avec un petit collet destiné, comme vous le voyez, à doubler le col de la veste ou de la cravate.

Le roi prit le gilet dans ses mains et l'examina curieusement.

La reine, voyant cette bienveillante attention, était pénétrée de joie.

Le roi, lui, semblait compter avec bonheur chacune des mailles de ce réseau merveilleux qui ondulait sous ses doigts avec la malléabilité d'un tricot de laine.

- Mais, dit-il, c'est là de l'admirable acier.

- N'est-ce pas, Sire ?

- Et un travail miraculeux.

- N'est-ce pas ?

- Je ne sais vraiment pas où vous avez pu vous procurer cela.

- Je l'ai acheté hier soir d'un homme qui depuis longtemps me l'avait offert pour le cas où vous iriez en campagne.

- C'est admirable ! admirable ! dit le roi, examinant en artiste.

- Et cela doit aller comme un gilet de votre tailleur, Sire.

- Oh ! croyez-vous ?

- Essayez.

Le roi ne dit mot ; il défit lui-même son habit violet.

La reine tremblait de joie ; elle aida Louis XVI à déposer les ordres, et madame Campan le reste.

Cependant le roi ôtait lui-même son épée. Quiconque à ce moment eût contemplé la figure de la reine l'eût vue illuminée d'une de ces triomphales clartés que reflète la félicité suprême.

Le roi se laissa dépouiller de sa cravate sous laquelle les mains délicates de la reine glissèrent le col d'acier.

Puis Marie-Antoinette elle-même attacha les agrafes de ce corselet qui prenait admirablement la forme du corps, couvrait les entournures, doublé partout d'une fine buffleterie destinée à amortir la pression de l'acier sur les chairs.

Ce gilet descendait plus bas qu'une cuirasse, il défendait tout le corps.

Placées par-dessus, la veste et la chemise le couvraient complètement. Il n'augmentait pas d'une demi-ligne l'épaisseur du corps. Il permettait les gestes sans amener aucune gêne.

- Est-ce bien pesant ? dit la reine.

- Non.

- Voyez donc, mon roi, quelle merveille, n'est-ce pas ? dit la reine, en battant des mains, à madame Campan qui achevait de fermer les boutons des manches du roi.

Madame Campan manifesta sa joie tout aussi naïvement que la reine.

- J'ai sauvé mon roi ! s'écria Marie-Antoinette. Cette cuirasse invisible, essayez-la, placez-la sur une table, essayez de l'entamer avec un couteau, essayez de la trouer avec une balle, essayez ! essayez !

- Oh ! fit le roi d'un air de doute.

- Essayez ! répéta-t-elle dans son enthousiasme.

- Je le ferais volontiers par curiosité, dit le roi.

- Ne le faites pas, c'est inutile, Sire.

- Comment, il est inutile que je vous prouve l'excellence de votre merveille !

- Ah ! que voilà les hommes ! Croyez-vous que j'eusse ajouté foi aux témoignages d'un autre, d'un indifférent lorsqu'il s'agissait de la vie de mon époux, du salut de la France ?

- Il me semble pourtant que c'est là ce que vous avez fait, Antoinette, vous avez ajouté foi...

Elle secoua la tête avec une obstination charmante.

- Demandez, fit-elle en désignant la femme qui était là, demandez à cette bonne Campan ce qu'elle et moi nous avons fait ce matin.

- Quoi donc, mon Dieu ? demanda le roi tout intrigué.

- Ce matin, que dis-je, cette nuit, comme deux folles, nous avons éloigné tout le service, et nous nous sommes enfermées dans sa chambre, à elle, qui est reculée au fond du dernier corps de logis des pages ; or, les pages sont partis hier soir pour les logements à Rambouillet. Nous nous

sommes assurées que personne ne pouvait nous surprendre avant que nous eussions effectué notre projet.

- Mon Dieu ! mais vous m'effrayez véritablement. Quels desseins avaient donc ces deux Judith ?

- Judith fit moins, dit la reine ; moins de bruit, surtout. Sauf cela, la comparaison serait merveilleuse. Campan tenait le sac qui renfermait ce plastron ; moi, je portais un long couteau de chasse allemand de mon père, cette lame infailible qui tua tant de sangliers.

- Judith ! toujours Judith ! s'écria le roi en riant.

- Oh ! Judith n'avait pas ce lourd pistolet que j'ai pris à vos armes et que j'ai fait charger par Weber.

- Un pistolet !

- Sans doute. Il fallait nous voir dans la nuit, peureuses, troublées au moindre bruit, nous dérobant aux indiscrets, filant comme deux souris gourmandes par les corridors déserts. Campan ferma trois portes, matelassa la dernière ; nous accrochâmes le plastron au mur sur le mannequin qui sert à étendre mes robes ; et moi, d'une main solide, je vous jure, j'appliquai un coup de couteau à la cuirasse ; la lame plia, bondit hors de mes mains, et alla se ficher dans le parquet, à notre grande épouvante.

- Peste ! fit le roi.

- Attendez.

- Pas de trou ? demanda Louis XVI.

- Attendez, vous dis-je. Campan ramassa la lame, et me dit : « Vous n'êtes pas assez forte, madame, et votre main

tremblait peut-être ; moi, je serai plus robuste, vous allez voir. » Elle saisit donc le couteau et en bourra au mannequin fixé sur le mur un coup tellement bien appliqué, que ma pauvre lame allemande se brisa net sur les mailles. Tenez, voici les deux morceaux, Sire ; je veux vous faire faire un poignard avec ce qui reste.

- Oh ! mais c'est fabuleux, cela, dit le roi ; et pas de brèche ?

- À peu près une égratignure au chaînon supérieur, et il y en a trois l'un sur l'autre, s'il vous plaît.

- Je voudrais voir.

- Vous verrez.

Et la reine se mit à déshabiller le roi avec une prestesse merveilleuse, pour lui faire admirer son idée et ses hauts faits.

- Voici une place un peu gâtée, ce me semble, dit le roi en montrant du doigt une légère dépression produite sur une surface d'environ un pouce.

- C'est la balle du pistolet, Sire.

- Comment, vous avez tiré un coup de pistolet à balles, vous ?

- Je vous montre la balle aplatie, noire encore. Tenez, croyez-vous maintenant que votre existence soit en sûreté ?

- Vous êtes un ange tutélaire, dit le roi qui se mit à dégrafer lentement le gilet pour mieux observer la trace du coup de couteau et la trace de la balle.

- Jugez de ma frayeur, cher roi, dit Marie-Antoinette, quand il me fallut lâcher le coup de pistolet sur la cuirasse. Hélas ! ce n'était rien encore que de faire cet affreux bruit dont j'ai tant de peur ; mais c'est qu'il me semblait, en tirant sur le gilet destiné à vous protéger, que je tirais sur vous-même ; c'est que j'avais crainte de voir un trou dans les mailles, et alors mon travail, mes peines, mon espoir étaient à jamais ruinés.

- Chère femme, dit Louis XVI en dégrafant complètement le gilet, que de reconnaissance !

Et il déposa le plastron sur une table.

- Eh bien ! que faites-vous donc ? demanda la reine.

Et elle prit le gilet qu'elle présenta une seconde fois au roi.

Mais lui, avec un sourire plein de grâce et de noblesse :

- Non, dit-il, merci.

- Vous refusez ? s'écria la reine.

- Je refuse.

- Oh ! mais, songez-y donc, Sire.

- Sire !... supplia madame Campan.

- Mais c'est le salut, mais c'est la vie !

- C'est possible, dit le roi.

- Vous refusez le secours que Dieu lui-même nous envoie.

- Assez ! assez ! dit le roi.

- Oh ! vous refusez ! vous refusez !

- Oui, je refuse.

- Mais ils vous tueront !

- Ma chère, quand les gentilshommes sont en campagne, au XVIII^{ème} siècle, ils y sont en habit de drap, veste et chemise, c'est pour les balles ; quand ils vont sur le terrain d'honneur, ils ne gardent que la chemise, c'est assez pour l'épée. Moi, je suis le premier gentilhomme de France, je ne ferai ni plus ni moins que mes amis. Il y a plus : là où ils prennent du drap, j'ai seul le droit de porter de la soie. Merci, ma chère femme, merci, ma bonne reine, merci.

- Ah ! s'écria la reine, à la fois désespérée et ravie ; pourquoi son armée ne l'entend-elle pas ?

Quant au roi, il avait achevé de s'habiller tranquillement, sans même paraître comprendre l'acte d'héroïsme qu'il venait d'accomplir.

- Est-ce donc une monarchie perdue, murmura la reine, que celle qui trouve de l'orgueil en de pareils moments ?

Chapitre XXXVI

Le départ

En sortant de chez la reine, le roi se trouva immédiatement entouré de tous les officiers et de toutes les personnes de sa maison désignées par lui pour faire avec lui le voyage de Paris.

C'étaient MM. de Beauvau, de Villeroy, de Nesle et d'Estaing.

Gilbert attendit, confondu au milieu de la foule, que Louis XVI l'aperçût, ne fût-ce que pour lui jeter en passant un regard.

Il était visible que tout ce monde-là était dans le doute, et qu'on ne pouvait croire à la persistance de cette décision.

- Après déjeuner, messieurs, dit le roi, nous partons.

Puis, apercevant Gilbert :

- Ah ! vous voilà, docteur, continua-t-il ; très bien. Vous savez que je vous emmène.

- À vos ordres, Sire.

Le roi passa dans son cabinet, où il travailla deux heures.

Il entendit ensuite la messe avec toute sa maison, puis, vers neuf heures, il se mit à table.

Le repas se fit avec le cérémonial accoutumé ; seulement, la reine, que l'on voyait depuis la messe avec des yeux gonflés et rouges, voulut, sans y prendre part le moins du monde, assister au repas du roi, afin de demeurer plus longtemps devant lui.

La reine avait amené ses deux enfants, qui, tous deux émus déjà sans doute par les conseils maternels, promenaient leurs yeux inquiets du visage de leur père à la foule des officiers et des gardes.

Les enfants, de temps en temps, essuyaient, en outre, sur l'ordre de leur mère, une larme qui venait poindre à leurs cils, et ce spectacle animait de pitié les uns, de colère les autres, de douleur toute l'assemblée.

Le roi mangea stoïquement. Il parla plusieurs fois à Gilbert sans le regarder ; il parla presque constamment à la reine, et toujours avec une affection profonde.

Enfin il donna des instructions à ses capitaines.

Il achevait son repas lorsqu'on lui vint annoncer qu'une colonne épaisse d'hommes à pied, venant de Paris, apparaissait à l'extrémité de la grande allée qui aboutit à la place d'Armes.

À l'instant même, officiers et gardes s'élancèrent hors de la salle ; le roi leva la tête, regarda Gilbert, mais voyant que Gilbert souriait, il se remit tranquillement à manger.

La reine pâlit, se pencha vers M. de Beauvau pour le prier de s'informer.

M. de Beauvau courut précipitamment dehors.

La reine s'avança vers la fenêtre.

Cinq minutes après, M. de Beauvau rentra.

- Sire, dit-il en rentrant, ce sont les gardes nationaux de Paris qui, sur le bruit qui s'est répandu hier dans la capitale du dessein qu'aurait Votre Majesté d'aller voir les Parisiens, se sont réunis au nombre d'une dizaine de mille pour venir au-devant de vous ; et, tout en venant au-devant de vous, voyant que vous tardiez, ont poussé jusqu'à Versailles.

- Quelles intentions paraissent-ils avoir ? demanda le roi.

- Les meilleures du monde, répondit M. de Beauvau.

- N'importe ! dit la reine, fermez les grilles.

- Gardez-vous-en bien, dit le roi ; c'est bien assez que les portes du palais restent fermées.

La reine fronça le sourcil et lança un coup d'œil à Gilbert.

Celui-ci attendait ce regard de la reine, car la moitié de sa prédiction était réalisée déjà. Il avait promis l'arrivée de vingt mille hommes ; il y en avait déjà dix mille.

Le roi se retourna vers M. de Beauvau.

- Veillez à ce que l'on donne des rafraîchissements à ces braves gens, dit-il.

M. de Beauvau descendit une seconde fois et transmit aux sommeliers les ordres du roi.

Puis il remonta.

- Eh bien ? demanda le roi.

- Eh bien ! Sire, nos Parisiens sont en grande discussion avec MM. les gardes.

- Comment ! fit le roi, il y a discussion ?

- Oh ! de pure courtoisie. Comme ils ont appris que le roi part dans deux heures, ils veulent attendre le départ du roi et marcher derrière le carrosse de Sa Majesté.

- Mais, demanda à son tour la reine, ils sont à pied, je suppose ?

- Oui, madame.

- Eh bien ! mais le roi a des chevaux à sa voiture, et le roi va vite, très vite. Vous savez, monsieur de Beauvau, que le roi a l'habitude d'aller très vite.

Ces mots ainsi accentués signifiaient : « Attachez des ailes à la voiture de Sa Majesté. »

Le roi fit de la main signe d'arrêter le colloque.

- J'irai au pas, dit-il.

La reine poussa un soupir qui ressemblait presque à un cri de colère.

- Il n'est pas juste, ajouta tranquillement Louis XVI, que je fasse courir ces braves gens qui se sont dérangés pour me faire honneur. J'irai au pas, et même au petit pas, afin que tout le monde puisse me suivre.

L'assemblée témoigna son admiration par un murmure approbatif ; mais en même temps on vit sur plusieurs visages le reflet de cette improbation qui éclatait manifestement dans les traits de la reine pour tant de bonté d'âme qu'elle traitait de faiblesse.

Une fenêtre s'ouvrit.

La reine se retourna, étonnée : c'était Gilbert, qui, en sa qualité de médecin, usait de son droit de faire ouvrir pour renouveler l'air de la salle à manger épaissi par l'odeur des mets et la respiration de plus de cent personnes.

Le docteur se plaça derrière les rideaux de cette fenêtre ouverte, et, par la fenêtre ouverte, montèrent les voix de la foule assemblée dans les cours.

- Qu'est-ce que cela ? demanda le roi.

- Sire, répondit Gilbert, ce sont les gardes nationaux qui sont sur le pavé, au grand soleil, et qui doivent avoir bien chaud.

- Pourquoi ne pas les inviter à venir déjeuner avec le roi ? dit tout bas à la reine un de ses officiers favoris.

- Il faudrait les conduire à l'ombre, les mettre dans la cour de marbre, sous les vestibules, partout où il y aura un peu de fraîcheur, dit le roi.

- Dix mille hommes dans les vestibules ! s'écria la reine.

- Répartis partout, ils tiendront, dit le roi.

- Répartis partout ! dit Marie-Antoinette ; mais, monsieur, vous allez leur apprendre le chemin de votre chambre à coucher.

Prophétie de l'effroi, qui devait se réaliser à Versailles même, avant qu'il fût trois mois.

- Ils ont beaucoup d'enfants avec eux, madame, dit doucement Gilbert.

- Des enfants ? fit la reine.

Oui, madame, un grand nombre ont amené leurs enfants comme pour une promenade. Les enfants sont habillés en petits gardes nationaux, tant l'enthousiasme est grand pour la nouvelle institution.

La reine ouvrit la bouche, mais presque aussitôt elle baissa la tête.

Elle avait eu envie de dire une bonne parole, l'orgueil et la haine l'avaient arrêtée.

Gilbert la regarda attentivement.

- Eh ! s'écria le roi, ces pauvres enfants ! Quand on emmène des enfants avec soi, c'est qu'on n'a pas envie de mal faire à un père de famille ; raison de plus pour les mettre à l'ombre, ces pauvres petits. Faites entrer, faites entrer.

Gilbert, secouant alors doucement la tête, parut dire à la reine, qui avait gardé le silence :

- Voilà, madame, voilà ce que vous auriez du dire, je vous en fournissais l'occasion. Le mot eût été répété, et vous y gagniez deux ans de popularité.

La reine comprit ce langage muet de Gilbert, et la rougeur lui monta au front.

Elle sentit sa faute et s'excusa aussitôt par un sentiment d'orgueil et de résistance qu'elle renvoya comme réponse à Gilbert. Pendant ce temps-là, M. de Beauvau s'acquittait auprès des gardes nationaux de la commission du roi.

Alors on entendit des cris de joie, et les bénédictions de cette foule armée admise, d'après les ordres du roi, dans l'intérieur du palais.

Les acclamations, les vœux, les vivats montèrent en tourbillons épais jusqu'aux deux époux, qu'ils rassurèrent sur les dispositions de ce Paris tant redouté.

- Sire, dit M. de Beauvau, quel ordre Votre Majesté fixe-t-elle à son cortège ?

- Et cette discussion de la garde nationale avec mes officiers ? demanda le roi.

- Oh ! Sire, évaporée, évanouie, les braves gens sont tellement heureux, qu'ils disent maintenant : « Nous irons où l'on nous mettra. Le roi est à nous aussi bien qu'aux autres ; partout où il ira, il sera à nous. »

Le roi regarda Marie-Antoinette crispée par un sourire ironique, sa lèvre dédaigneuse.

- Dites aux gardes nationaux, dit Louis XVI, qu'ils se mettent où ils voudront.

- Votre Majesté, dit la reine, n'oubliera pas que c'est un droit inaliénable de ses gardes du corps d'entourer le carrosse.

Les officiers, voyant le roi un peu incertain, s'approchèrent pour appuyer la reine.

- C'est juste, au fond, dit le roi. Eh bien ! on verra.

M. de Beauvau et M. de Villeroy partirent pour prendre leurs rangs et donner les ordres.

Dix heures sonnaient à Versailles.

- Allons, dit le roi, je travaillerai demain. Ces braves gens ne doivent pas attendre.

Le roi se leva.

Marie-Antoinette ouvrit les bras et vint embrasser le roi. Les enfants se pendirent en pleurant au cou de leur père ; Louis XVI, attendri, s'efforça de se soustraire doucement à leurs étreintes : il voulait cacher l'émotion qui n'aurait pas tardé à déborder.

La reine arrêta tous les officiers, saisissait celui-ci par le bras, celui-là par son épée.

- Messieurs ! messieurs ! disait-elle.

Et cette éloquente exclamation leur recommandait le roi qui venait de descendre.

Tous mirent la main à leur cœur et à leur épée.

La reine sourit pour remercier.

Gilbert demeurait parmi les derniers.

- Monsieur, lui dit la reine, c'est vous qui avez conseillé ce départ au roi ; c'est vous qui avez décidé le roi, malgré mes supplications. Songez, monsieur, que vous avez pris une effrayante responsabilité devant l'épouse et devant la mère !

- Je le sais, madame, répondit froidement Gilbert.

- Et vous me ramènerez le roi sain et sauf, monsieur ! dit la reine avec un geste solennel.

- Oui, madame.

- Songez que vous me répondez de lui sur votre tête !

Gilbert s'inclina.

- Songez-y, sur votre tête ! répéta Marie-Antoinette avec la menace et l'impitoyable autorité d'une reine absolue.

- Sur ma tête, dit le docteur en s'inclinant, oui, madame, et ce gage, je le regarderais comme un otage de peu de valeur si je croyais le roi menacé ; mais je l'ai dit, madame, c'est au triomphe que je conduis aujourd'hui Sa Majesté.

- Je veux des nouvelles toutes les heures, ajouta la reine.

- Vous en aurez, madame, je vous jure.

- Partez maintenant, monsieur, j'entends les tambours ; le roi va se mettre en route.

Gilbert s'inclina, et disparaissant par le grand escalier, se trouva en face d'un aide de camp de la maison du roi qui le cherchait de la part de Sa Majesté.

On le fit monter dans un carrosse qui appartenait à M. de Beauvau, le grand-maître des cérémonies n'ayant pas voulu qu'il se plaçât, n'ayant pas fait ses preuves, dans un des carrosses du roi.

Gilbert sourit en se voyant seul dans ce carrosse armorié, M. de Beauvau étant à cheval et caracolant près de la portière royale.

Puis, il lui vint à l'idée qu'il était ridicule à lui d'occuper ainsi une voiture ayant couronne et blason.

Ce scrupule lui durait encore, quand au milieu de la foule des gardes nationaux qui serrait les carrosses, il entendit ces mots chuchotés par des gens qui se penchaient curieusement pour le regarder :

- Ah ! celui-là, c'est le prince de Beauvau !

- Eh ! dit un camarade, tu te trompes.
- Mais si, puisque le carrosse est aux armes du prince.
- Aux armes... aux armes... Je te dis que cela n'y fait rien. Pardieu ! les armes, qu'est-ce que cela prouve ?
- Cela prouve que si les armes de M. de Beauvau sont sur la voiture, c'est M. de Beauvau qui doit être dedans.
- M. de Beauvau, est-ce un patriote ? demanda une femme.
- Heuh ! fit le garde national.

Gilbert sourit encore.

- Mais je te dis, répliqua le premier contradicteur, que ce n'est pas le prince ; le prince est gras, celui-là est maigre ; le prince a un habit de commandant des gardes ; celui-là est en habit noir c'est l'intendant.

Un murmure désobligeant accueillit la personne de Gilbert défiguré par ce titre peu flatteur.

- Eh non ! mort diable ! cria une grosse voix au son de laquelle tressaillit Gilbert, la voix d'un homme qui, avec ses coudes et ses poings, se fit passage vers la voiture ; non, ce n'est ni M. de Beauvau, ni son intendant, c'est ce brave et fameux patriote et même le plus fameux des patriotes. Eh ! monsieur Gilbert, que diable faites-vous dans le carrosse d'un prince ?

- Tiens, c'est vous, père Billot, s'écria le docteur. Vous ici !
- Pardieu ! je me suis bien gardé de manquer l'occasion, répondit le fermier.

- Et Pitou ? demanda Gilbert.

- Oh ! il n'est pas loin. Holà ! Pitou, avance ici ; voyons, passe.

Et Pitou, sur cette invitation, se glissa, par un rude jeu des épaules, jusqu'auprès de Billot, et vint saluer avec admiration Gilbert.

- Bonjour, monsieur Gilbert, dit-il.

- Bonjour, Pitou ; bonjour, mon ami.

- Gilbert ! Gilbert ! qui est cela ? demanda la foule.

- Ce que c'est que la gloire ! pensait le docteur. Bien connu à Villers-Cotterêts, oui, mais à Paris, vive la popularité !

Il descendit du carrosse, qui se remit à aller au pas, et, s'appuyant sur le bras de Billot, il continua la route à pied au milieu de la foule.

Il raconta alors en peu de mots au fermier sa visite à Versailles, les bonnes dispositions du roi et de la famille royale. Il fit en quelques minutes une telle propagande de royalisme dans ce groupe, que, naïfs et charmés, ces braves gens, encore faciles aux bonnes impressions, poussèrent un long cri de « Vive le roi ! » qui s'en alla, grossi par les files précédentes, assourdir Louis XVI en son carrosse.

- Je veux voir le roi, dit Billot électrisé, il faut que je le voie de près. J'ai fait le chemin pour cela. Je le veux juger par son visage. Un œil d'honnête homme, cela se devine. Approchons, approchons, monsieur Gilbert, voulez-vous ?

- Attendez, cela va nous être aisé, dit Gilbert, car je vois un aide de camp de M. de Beauvau qui cherche quelqu'un de ce côté.

En effet, un cavalier, manœuvrant avec toutes sortes de précautions parmi ces groupes de marcheurs fatigués mais joyeux, cherchait à gagner la portière du carrosse qu'avait quitté Gilbert.

Gilbert l'appela.

- N'est-ce pas le docteur Gilbert que vous cherchez, monsieur ? demanda-t-il.

- Lui-même, répondit l'aide de camp.

- En ce cas, c'est moi.

- Bon ! M. de Beauvau vous fait appeler de la part du roi.

Ces mots retentissants firent ouvrir les yeux à Billot, et les rangs à la foule ; Gilbert s'y glissa, suivi de Billot et de Pitou, à la suite du cavalier qui répétait :

- Ouvrez-vous, messieurs, ouvrez-vous ; passage, au nom du roi ! messieurs, passage.

Gilbert arriva bientôt à la portière du carrosse royal, qui marchait au pas des bœufs de l'époque mérovingienne.

Chapitre XXXVII

Le voyage

Ainsi poussant, ainsi poussés, mais suivant toujours l'aide de camp de M. de Beauvau, Gilbert, Billot et Pitou arrivèrent enfin près du carrosse dans lequel le roi, accompagné de MM. d'Estaing et de Villequier, s'avancait lentement au milieu d'une foule croissante.

Spectacle curieux, inouï, inconnu, car il se produisait pour la première fois. Tous ces gardes nationaux de la campagne, soldats improvisés, accouraient avec des cris de joie sur le passage du roi, le saluant de leurs bénédictions, essayant de se faire voir, et, au lieu de s'en retourner chez eux, prenaient rang dans le cortège et accompagnaient la marche du roi.

Pourquoi ? nul n'aurait pu le dire. Obéissait-on à l'instinct ? On avait vu, on voulait revoir encore ce roi bien-aimé.

Car, il faut le dire, à cette époque, Louis XVI était un roi adoré, à qui les Français eussent élevé des autels, sans ce profond mépris que M. de Voltaire avait inspiré aux Français pour les autels.

Louis XVI n'en eut donc pas, mais uniquement parce que les esprits forts l'estimaient trop à cette époque pour lui infliger cette humiliation.

Louis XVI aperçut Gilbert appuyé au bras de Billot ; derrière eux marchait Pitou, traînant toujours son grand sabre.

- Ah ! docteur, le beau temps et le beau peuple !

- Vous voyez, Sire, répliqua Gilbert.

Puis se penchant vers le roi :

- Qu'avais-je promis à Votre Majesté !

- Oui, monsieur, oui, et vous avez tenu dignement votre parole.

Le roi releva la tête, et, avec l'intention d'être entendu :

- Nous marchons bien lentement, dit-il, mais il me semble que nous marchons encore trop vite pour tout ce qu'il y a aujourd'hui à voir.

- Sire, dit M. de Beauvau, vous faites cependant, au pas que Votre Majesté marche, une lieue en trois heures. Il est difficile d'aller plus lentement.

En effet, les chevaux s'arrêtaient à chaque instant ; des échanges de harangues et de répliques avaient lieu ; les gardes nationales fraternisaient - on venait de trouver le mot - avec les gardes du corps de Sa Majesté.

- Ah ! se disait Gilbert, qui contemplait en philosophe ce curieux spectacle, si l'on fraternise avec les gardes du corps, c'est donc qu'avant d'être des amis, ils étaient des ennemis ?

- Dites donc, monsieur Gilbert, dit Billot à demi voix, je l'ai joliment regardé le roi, je l'ai joliment écouté. Eh bien ! mon avis est que le roi est un brave homme.

Et l'enthousiasme qui amenait Billot fit qu'il accentua ces derniers mots de telle façon que le roi et l'état-major les